Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 36

Artikel: Les bottes du général : [suite]
Autor: Bellanger, Justin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185906

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ceci étant, à quelle profondeur plongerait sous l'eau une ficelle tendue, mathématiquement droite, de Genève à Chillon ? En d'autres termes, quelle est la *flèche* d'un *arc* de 34 minutes, 15 secondes, à la circonférence de la terre ?.... Nous dispenserons les lecteurs du *Conteur* de suivre ici les calculs par lesquels nous avons résolu la question; il nous suffira d'en indiquer le résultat, qui est de mèt. 79,58. *La convexité du lac, par rapport à sa longueur, est de près de quatre-vingts mètres.*

On peut déduire de ce fait plusieurs vérités intéressantes. Ainsi, un nageur, observant tangentiellement à la surface du lac (ce qui, il est vrai, lui tiendrait le nez sous l'eau), ne verrait ni le château de Chillon, ni l'hôtel Byron, ni le pont de Montreux. Il n'apercevrait que les parties supérieures du château des Crêtes. Et sans être précisément *à fleur d'eau*, il est mathématiquement impossible, des bords du lac, au milieu de sa longueur, d'apercevoir les monuments de ses extrémités — ce qui n'empêche pas qu'on les voit parfois très bien. Mais ceci est un effet de mirage qui a été décrit d'une manière très intéressante par M. le professeur Ch. Dufour.

Cette rotondité de la terre s'accentue du reste avec une rapidité qui surprend. Si la longueur du lac était seulement double, sa convexité serait de mèt. 318,30. La plus grande longueur de la Suisse correspond à une convexité de 1815 mètres, soit plus que l'élévation des rochers de Naye au-dessus du lac.

Et l'écrivain de ces lignes espère qu'on lui saura gré, par le temps qui court, d'avoir, tout en se livrant à des considérations sur la *rotondité* du lac, évité de dérailler dans la question du *niveau*.

Ed. C.

On blagueu.

Dévant dè vo contâ cllia que vu vo derè, faut que vo diésso que y'a dè quatro sortès de blagueu.

Lâi a d'aboo clliâo que sè crayont biô, que se vîtont bin la demeindze et mémameint lè dzo su senanna. Lè faut vairè passa ! Credouble ! Ne diont pas bondzo à tot lo mondo ; et pi, drâi coumeint on passé, lo tsapé su l'orollie, on bet dè vousi à la man, dâi fins solâ âo bin dâi bottès que zonnont su lo pavâ, la mourtache recouquelià quand l'ein ont iena dè sorta, et soveint dâi drobliès fenétrès su lo pifre ; n'ia pas ! lè fâ bio vairè. L'est pi damadzo que quand on lè z'oû dévesâ sont presque adé asse bétes que 'na modze et que s'on lè couïenès pâovont pas repondrè et sont vito met dein on sa à recoulon. Ma fâi po clliâo z'iquie sont astou démonétisâ.

Dâi z'autro sont clliâo que sè vollionl férè passâ po retso. Lè faut vairè quand l'est que conduisont on appliâ, coumeint tè manïont l'écourdjà, âo bin quand l'accouliont on troupé dè vatsès, coumeint tè font l'appet dè la mottâi, dè la balisa, dè la tacon et dâo meriâo, et lè faut vairè redressî. A lè z'oûrè, n'ia rein dè bon què cein que lâo z'appartint, et lè petitès dzeins ont onco bin dâo bonheu que lâo sélâo lè z'éclliâirâi onco on bocon.

Ora, lâi a clliâo que savont tot et qu'on tot vu. N'iein a min à leu po einvouâ on tsai dè fein âo po férè dâi galés rebats à la courtena, et se s'agit dè troquâ on tsévau à n'on Juï, sein sè laissi eindieusâ, à leu lo pompon. Quand l'ont passâ l'écoula militére, l'étiont lè pe mâlins ; et pi cognaissont ti lè z'assesseu, le dzudzo et lè conseillers dâo district, sein comptâ lo Préfet, lo Voyer et lo comandant. Lè z'autrès dzeins ne sont què dâi taborniaux à côté dè leu.

Et pi lâi a onco clliâo que diont dâi gandoisès, que vo djuront que l'est la vretâ quand n'ia pas on mot dè veré. L'est clliâo qu'ont vu lâo cervalla su on pliat, la fenna dâo pape, âo bin qu'ont soupâ avoué lè Dardanellès. L'est dè clliâ sorta que vu vo z'ein contâ iena, et vo z'allâ vairè se l'étâi dè crairè :

On gaillâ, on espèce dè pandoure, avâi étâ à maitrè, se desâi, tsi dâi tant crouïes dzeins que dévessâi travailli coumeint on sâcro rein què po la nourretoura et lè z'haillons. L'étiont tant pegnettès, se fasâi, que m'ont fé portâ onna veste tant grand teimps, que n'ein restâvè perein què lè botenirès. Et noutra maitra étâi 'na crouïe bougressa qu'étâi bicllie. On dzo que l'étâi ein colére, le m'einvouyè contrè on gros diablio dè tsin que m'arâi agaffâ se n'avé pas pu mè sauvâ. Pè bounheu que n'est pas venu bin llien; mâ coumeint lo créyé adé à mè trossès, mè su met à verounâ déveron 'na grossa noyïre ; et corressé tant rudo que mè rattrapâvo et que mè poivo moodrè lo cotson. Quand cllia fenna a vu que n'été pas medzi, l'a z'u tant dè radze que le s'est messa à pliorâ, et coumeint l'étâi bicllie, sè larmès, ein tcheseint, fasont la crâi derrâi son dou.

---

3 **Les bottes du général.**

Et le général se dépouilla de sa tunique, de son pantalon et de sa botte droite. Quant à l'autre, il tenta un suprême effort pour la retirer, mais l'humidité avait si fortement resserré le cuir et le pied avait si bien gonflé sous la pression, qu'à moins d'un outil il n'y avait vraiment rien à faire.

Après avoir inutilement grimacé et juré pendant quelques minutes, le général renonça décidément à son entreprise. De guerre lasse, il se précipita sur son lit avec un grognement de désespoir, glissa entre les deux draps une de ses jambes parfaitement nue, et l'autre bottée, s'arrangea, se pelotonna, et ronfla bientôt avec autant d'entrain qu'un homme dont les deux pieds eussent été également libres.

Cependant l'abbé marmotta sa prière du soir, puis s'en remettant aux Allemands du soin de pourvoir eux-mêmes à leur installation, il se mit tout habillé sur son matelas, s'enveloppa de la couverture, mais il n'éprouva nul besoin de dormir, tant il avait le cœur gros. Il entendit les officiers et les soldats monter, les uns dans les chambres, les autres au grenier, où l'on avait disposé pour eux une grande quantité de bottes de paille. Peu à peu les rumeurs de la maison s'éteignirent, et le silence ne fut plus troublé que par le pas régulier et pesant des patrouilles qui parcouraient le village et par le cri des sentinelles.

Vers minuit, le général s'éveilla en sursaut, et se dressa sur son séant. D'une voix vibrante, il s'écria : « Réquisitionnez!... » Evidemment un rêve l'obsédait, et il avait la tête préoccupée

du tire-bottes. L'abbé le comprit bien ainsi, et ne bougea pas. Mais l'autre ouvrit les yeux tout grands, et il porta la main à son pied gêné, comme s'il sentait soudain son mal se raviver avec plus de violence.

— Monsieur le ministre, cria-t-il en se penchant vers l'abbé, qui feignait de dormir, monsieur le ministre, dormez-vous?

L'abbé fit le mort.

Le général ne se tint pas pour battu. Il étendit le bras dans la direction du prêtre, saisit celui-ci par un pan de sa soutane, et le tirailla avec résolution, dans le but évident de l'arracher au sommeil.

L'abbé se décida à bouger, et le colloque suivant s'établit entre eux :

— Monsieur le ministre, le supplice que j'endure est affreux. J'espérais que la nuit le calmerait; au contraire, cela va de mal en pis. Impossible de demeurer plus longtemps dans cette maudite botte. Empoignez-la donc, je vous en prie, avec vos deux mains. Pendant que je me cramponnerai au lit, vous la tirerez de votre côté en employant toute votre force. Il faudra bien qu'elle cède.

— Vous voulez que je vous serve de tire-bottes, général?

— S'il vous plaît, et par charité, oui, monsieur.

— Je ne ferai pas cela.

— Vous ne voulez pas me rendre un service si simple?

— Je ne veux pas être votre domestique, général.

— C'est bien, monsieur, n'en parlons plus.

Et le malheureux reprit sa position horizontale, en laissant échapper un gémissement sourd.

L'abbé sentit des scrupules naître dans son cœur. Comme patriote, il ne pouvait éprouver aucune pitié pour les souffrances d'un commandant wurtembergeois, et même il devait s'en réjouir; mais comme chrétien, c'était une autre affaire. Il ne pouvait pas se dissimuler que notamment sa qualité de prêtre lui imposait l'obligation de se montrer compatissant envers un homme qui souffrait. De telle sorte que sa perplexité était extrême, et que tantôt son bon cœur lui soufflait tout bas : « Allons, exécute-toi, retire la botte ! » tantôt sa raison lui répétait : « Pas de faiblesse ! ne retire pas la botte ! »

Pendant que ces sentiments se combattaient dans l'âme de l'abbé, le général, vaincu par la douleur, se redressa de nouveau.

Cette fois, il avait la face bleuie, les yeux injectés de sang. Il devenait effrayant à voir.

— Au nom du ciel, monsieur le ministre, tirez-moi ma botte !

La voix était rauque, brisée, haletante.

L'abbé n'hésita plus. D'un bond il fut auprès du général et saisit la botte entre les mains.

La figure du damné s'épanouit.

« Enfin ! » murmura-t-il avec béatitude.

Mais soudain l'abbé s'arrêta et devint rêveur.

— Eh bien, allez-donc ! hurlait l'autre ; allez donc vite !

L'abbé ne répondit rien... il lâcha la botte.

— Tartèffle !!!...

— Général, dit sentencieusement le curé, je consens à vous ôter votre botte...

— Ah !...

— Mais à une condition.

— Laquelle ?

— Vous allez commencer par m'ôter mon soulier. C'est une question de réciprocité. Donnant, donnant.

— Quelle étrange idée !...

— Je n'en démordrai pas ! C'est à prendre ou à laisser.

Le malheureux Wurtembergeois souffrait le martyre. Il hésita un moment, puis, la douleur l'emportant sur tous les scrupules, il promena autour de lui un regard rapide, et, certain que son humiliation n'aurait pas de témoins, il déchaussa bravement le pied du prêtre. Celui-ci exécuta aussitôt les instructions du général. L'un s'arcbouta, l'autre tira ; bref, nos deux héros s'escrimèrent si bien, chacun de son côté, que peu à peu la lourde machine se mit en marche et que, finalement, le pied dégagé apparut à la lumière.

« Tartèffle ! » soupira mélodieusement le général, et il retomba mollement sur sa couche, les regards demi-clos, les lèvres doucement entr'ouvertes, absorbé dans une volupté délicieuse ; puis il se rendormit immédiatement sans s'inquiéter autrement de son bienfaiteur.

Le lendemain, au point du jour, la colonne wurtembergeoise se reformait sur la grande route, les cavaliers éclairant la marche, l'infanterie massée au centre et les lourds canons roulant en queue. Un petit groupe de paysans, les yeux battus, la mine longue, l'air hébété, comme des gens que l'inquiétude avait tenus éveillés toute la nuit, flânaient sur la place à regarder curieusement le défilé. Il dura bien une heure de temps : quand on ne voyait plus de Prussiens, on en voyait encore. Enfin, la dernière voiture de bagages disparut en haut de la côte, et chacun se mit à voisiner et à se conter librement les événements de la nuit. L'impression générale fut que, en résumé, on avait eu plus de peur que de mal, et que la présence d'un général avait été une sauvegarde pour le pays.

Plusieurs années avaient passé sur cette bizarre aventure, et le curé de*** ne s'était jamais vanté devant personne d'avoir rendu service à un officier wurtembergeois, lorsqu'il arriva qu'un beau matin, comme il était dans sa chambre du haut, le nez enfoui dans ses bouquins, Brigitte, toujours ingambe, introduisit auprès de lui le facteur rural.

Celui-ci, d'habitude, remettait tout bonnement les lettres à la cuisine, et jamais, au grand jamais, il n'avait eu l'occasion de monter au premier. Aussi, dès que le curé l'aperçut :

— Qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui pour moi, mon père François? lui dit-il avec sa belle humeur accoutumée.

— Faites excuse, monsieur, répondit le brave homme, mais il faut que vous signiez. C'est une lettre chargée.

— Une lettre chargée !... pour moi ?

— Pour vous-même, monsieur le curé, et qui vient de loin, oui !

L'abbé considéra l'enveloppe qu'on venait de lui remettre, et il reconnut le timbre de l'empire d'Allemagne. La lettre avait été remise à un bureau de la poste de Berlin. Sa surprise redoubla.

Il lut, il relut l'adresse : « A monsieur l'abbé F****, curé du village de ***, près Coulommiers (Seine-et-Marne)... Cinq cents francs, valeur déclarée. » Il n'y avait pas à dire, c'était bien pour lui, non pour un autre.

Il prit le carnet des mains du facteur, y apposa sa signature, tira de sa poche deux gros sous, qui lui valurent deux profonds saluts. Après quoi, Brigitte emmena en bas le père François pour le faire reposer un brin, et lui verser un verre de vin avant qu'il se remît en route. Puis, l'abbé resté seul rompit méthodiquement les cachets, ouvrit l'enveloppe avec soin, et déploya curieusement une grande feuille de papier qui servait de chemise à un billet de cinq cents francs de la Banque de France. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il aperçut sur cette feuille, non des signes d'écriture, mais un petit dessin à la plume représentant assez grossièrement un ecclésiastique occupé à délivrer un militaire de l'une se ses bottes !

Au-dessous de la composition, on lisait ces mots :

« Le général von Ignotus présente à monsieur le ministre » de *** ses plus respectueux hommages avec ses plus recon- » naissants souvenirs, et il le prie de bien vouloir lui faire » l'honneur d'accepter cette somme d'argent pour les indi- » gents de son village. »

« Eh bien ! c'est égal, s'écria l'abbé avec émotion, tout Wurtembergeois qu'il était, ce diable d'homme-là avait du bon ! »

JUSTIN BELLANGER.

Un jeune allemand, tout fier de savoir quelques mots de français, s'embarque l'autre jour, accompagné de 4 personnes, sur le *Mont-Blanc*. Il demande 5 billets IIe classe, Bouveret-Ouchy.

— Sept francs, lui dit le Caissier.

Le jeune homme le regarde d'un air joyeux et s'en va sans autre forme de procès.

Le Caissier l'interpelle et lui réclame les sept francs.

— Ah!!... fous afre dit à moi : « c'est franc!! »

L. MONNET.